Luigi Miscilli Migliorini - *Napoléon*

Philippe Brunetto

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5685>

DOI : 10.4000/cdlm.5685

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 369-371

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Philippe Brunetto, « Luigi Miscilli Migliorini - *Napoléon* », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5685> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5685>

Luigi Miscilli Migliorini, *Napoléon*,
Paris, Perrin, 2004, 668 p. (1^{re} édition
italienne : Rome, 2001)

Dans un contexte historiographique favorable au retour au premier plan du genre biographique et des individus, la figure de Napoléon était demeurée étonnamment peu étudiée : depuis vingt-cinq ans, pas une seule biographie académique ne lui a été consacrée. Pourtant, la bibliographie sur la période napoléonienne est énorme, ce qui fait du travail entrepris par Luigi Miscilli Migliorini un véritable défi scientifique. Le livre, d'une richesse considérable et remarquablement bien écrit, fera donc certainement date.

L'auteur, s'inscrivant pleinement dans un genre balisé, en reprend les codes et critères ; il s'en imprègne et le fait vivre. Toute la vie de Napoléon y est dépeinte et commentée avec précision, de sa petite enfance ajaccienne jusqu'à sa dernière et morne demeure de Sainte-Hélène. D'une érudition sans faille, Miscilli Migliorini semble avoir tout lu et tout commenté sur son sujet. Le plan, à l'allure classique – de la naissance à la mort, les grandes scansiones de l'ouvrage coïncident avec les phases de l'épopée de sa vie, comme la prise du pouvoir, Austerlitz, le couronnement impérial, la campagne de Russie, etc. –, cache en réalité une biographie surprenante d'un Napoléon empreint de romantisme et pétri des idées révolutionnaires. Cette interpénétration de la Révolution et de Napoléon constitue même l'un des fils directeurs de l'ouvrage. « Buonaparte » apparaît au début comme un patriote corse convaincu, à la fois ardent lecteur de Rousseau et « paoliste » invétéré, avant d'adhérer au modèle républicain alors en gestation et de s'éprendre de la France. Cette France révolutionnaire, qui le couvre très vite d'honneurs, lie rapidement sa destinée à ce jeune militaire qui poursuivra ses objectifs jusqu'à la fin, quand bien même ils déboucheraient sur des guerres interminables.

D'habitude délaissées par les historiens, les périodes d'inactivité de Napoléon avant la prise du pouvoir (1794-1795 ; hiver 1798 et 1799) sont pour l'auteur des étapes clefs de sa gestation intellectuelle et politique : elles ont contribué à faire du jeune militaire l'un des acteurs les plus aptes à assurer la stabilisation révolutionnaire. Par ailleurs, l'auteur insiste sur le goût de Napoléon pour l'Antiquité : hanté par les glorieuses épopées de César et d'Alexandre, qu'il découvre par l'intermédiaire de Plutarque, Napoléon met en place un pouvoir finalement beaucoup plus empreint d'un modèle romain que monarchique, pour lequel il éprouve cependant un certain respect en raison de la longévité dont il sut faire preuve. Napoléon est aussi présenté comme un homme seul, transcendé par des

objectifs qui le poussent jusqu'aux confins d'une Europe qui lui est par essence hostile. Aussi, sans pour autant nier les dérives du régime napoléonien, l'auteur s'attache-t-il à mettre en avant, au terme d'un argumentaire des plus convaincants, le rôle de Napoléon dans la modernité et la construction d'une Europe en pleine mutation.

Cependant, étant donné que la haine suscitée par le régime français tend à se polariser sur l'image de l'empereur, l'équilibre européen s'avère vite chimérique. En outre, ces mêmes campagnes le conduisent vers des territoires qu'il a de plus en plus de mal à comprendre. Alors qu'en Italie, en 1796, il parvient à prendre la mesure des élites urbaines, et réussit ainsi à s'appuyer sur celles-ci, les choses sont bien différentes en Espagne et en Russie, mais également en Allemagne, comme elles l'avaient été en Égypte. La campagne du Portugal, qui débouche en 1808 sur la guerre avec l'Espagne, est certes présentée par l'auteur, ainsi qu'on le fait habituellement, comme l'erreur stratégique majeure de Napoléon, mais elle est aussi analysée comme l'expression de la volonté de la France, désormais impériale et victorieuse, non plus de lutter contre une Europe coalisée afin d'assurer sa survie, mais plutôt d'imposer son hégémonie et ses modèles. C'est ce qui explique la violence des oppositions rencontrées. La victoire militaire, bien qu'elle soit clairement établie dès 1809, ne déboucha ainsi pas sur le succès politique attendu : la société espagnole ne cessa jamais de voir dans le modèle napoléonien un danger pour ses deux piliers, sa monarchie et sa religion. Le monde germanique fut pour sa part traversé par un débat s'imposant au cœur du romantisme allemand : se tourner vers Paris pour renouer ainsi avec son héritage latin, avec lequel il n'avait d'ailleurs jamais véritablement rompu, ou bien chercher à l'est les fondements d'une « spécificité » ? Le constat est le même en Russie, qui offre du reste, toutes proportions gardées, de saisissantes similitudes avec le front espagnol.

Pour l'auteur l'épisode napoléonien repose finalement sur un triptyque, où modernité, révolution et équilibre européen s'entremêlent avec comme corollaire des conflits perpétuels. Ces mêmes conflits révèlent le génie tactique de Napoléon, dont l'influence perdure dans l'état-major français jusqu'à la première guerre mondiale. Ils révèlent également, avec les « boucheries » d'Eylau, d'Essling et de la campagne de Russie, toute l'absurdité et l'horreur d'une guerre d'un genre nouveau, où l'impossibilité de fixer clairement un équilibre acceptable pour tous, se traduit par une action militaire allant jusqu'à la destruction totale de l'adversaire. Ces guerres finissent d'ailleurs par faire perdre à Napoléon le soutien des élites françaises et accélérer sa perte.

L'auteur montre alors, dans les derniers chapitres de son ouvrage, le paradoxe de l'aventure napoléonienne qui donne naissance à une légende grâce à la défaite et l'exil. De fait, les années 1814 et 1815 apparaissent comme décisives pour la postérité et pour la pérennité de l'influence napoléonienne en Europe. Contraint à l'exil sur l'île d'Elbe, Napoléon semble réduit à accepter une mise en scène grotesque d'un pouvoir miniature. Il parvient pourtant à rétablir, sur fond de critique du légitimisme et au terme d'une marche triomphale, son pouvoir en France. C'est alors que, dans l'intensité dramatique de ces quelques mois, se joue, sur fond d'intrigues permanentes, le destin de la révolution et de la contre-

révolution, et que le rêve napoléonien se brise dans les plaines de Waterloo, avant de finir tragiquement sur un pont anglais. S'opère alors dans la morne île de Sainte-Hélène, l'inverse de ce que ses adversaires espéraient, à savoir étendre l'oubli de cette île à l'ensemble de l'aventure napoléonienne. Bonaparte parvient en effet, notamment au travers de ses mémoires, à transmettre son héritage à une Europe toute conquise par son souvenir. Une vie qui s'était pourtant terminée en échec se transforme alors en une gloire posthume immense.

Comme l'a souligné Nathalie Petiteau, dans l'historiographie napoléonienne, hagiographie et légende noire s'entremêlent. À partir de l'entre-deux-guerres, l'histoire et la légende ont cependant eu de moins en moins tendance à se confondre, et l'on a alors préféré se consacrer à l'analyse de l'Empire, qui offrait un moyen détourné de ne pas s'attacher à la personne de Napoléon. Les historiens français y trouvèrent ainsi un biais pour expliquer sans polémiquer. Miscilli Migliorini n'hésite pas, en revanche, à se confronter à la figure de Napoléon Bonaparte et à sa personnalité, celle d'un véritable héros romantique, situé à la charnière entre deux époques. Il le fait en présentant, à l'intérieur du récit, de nombreux extraits des lectures que les contemporains d'abord, les historiens ensuite, ont données de l'individu et de ses gestes : le livre est ainsi tout autant une biographie de Napoléon qu'une lecture historiographique du personnage. Au terme d'un ouvrage, dont près d'un tiers est composé par l'appareil critique, aucun des travers du personnages n'est laissé dans l'ombre. En somme, bien que l'on décèle sans mal une sorte de fascination pour cet homme qui hante ses travaux et sa vie, on ne peut qu'être convaincu par la justesse de l'analyse de Miscilli Migliorini qui force l'admiration et nous livre une relecture magistrale d'un sujet qui pouvait sembler tant relaté.

Philippe BRUNETTO
Université de Nice Sophia Antipolis